

LE BRUIT DE LA MER EST EN VILLE

(Extraits)

Bleu
Des heures blêmes
Les bateaux bercent
La paume glissante de la nuit
Tu ressasses un passé incertain
Alors que le monde hésite devant toi

Debout dans les lumières du sable
Je garde en moi l'instinct de feu
Le vent joue et tisse les voiles
Il plonge dans nos corps
Je porte
Ton visage
Tes larmes – les dernières
Tes lèvres qui se sont tues
Qui esquissent à jamais la forme de ton prénom
Le jour recule
Je suis pleine de rire
Je porte l'infini des oiseaux

Dans la mer glacée
L'aile de l'oiseau a flanché
Les bateaux se sont figés
Les méduses ne bougent plus
A qui appartient le large ?
Au bleu toujours de nos larmes
Aux cercles des pierres que l'on jette
Aux rides de ton visage cerné de nuages
Ton corps résonne
Le bruit de la mer est en ville

Dans ma poche la rondeur du soleil
Dans son creux j'y cache ses rayons
Et je ris dans la brise légère
Je regarde le jonc s'accrocher à la roche
Je vais chercher la soif pour connaître l'eau
Je dépasse les mers pour connaître la terre
Et je songe
Aux adieux
Aux six fleurs pourpres que tu tenais dans ta main
A tes lèvres
A nos mots déracinés que les étoiles murmurent aussi

Tandis que les immeubles s'étirent dans leur nonchalance blanche
Les étoiles respirent encore dans ta bouche
Elles roulent sur ton corps
Et tombent dans ma main
La paume contre ta paume
Je dessine le creux de notre oubli
Les routes qui renoncent
Les mers que tu inventes sur les ponts d'un navire
Et nous rêvons
A une terre qui épouse nos courbes du premier jour
Aux amantes qui se réveillent les pieds toujours couverts de fleurs
– *Rien n'est perpétuel, sauf l'amour* – murmurent-elles
Je marche comme hier près de toi
Je retrouve l'heure de notre rencontre
Il n'y a pas de hasard sous les coups de midi
Je t'embrasse quelque part là où tout n'est que matin

Dans les jardins de l'enfance
Il y aura toujours le cri de la peine,
les pierres que l'on sème
Les chants
Le souffle
D'un frère que l'on attend
Si le soleil était un vent
Il parlerait à tes oreilles
Qu'importe la langue
Elle tombe, elle vit
Nous attendons minuit
Toujours
Le jardin des hommes sans abri

La route roule et grogne
Dans le tunnel lumineux de la Seine
Le soleil a laissé depuis longtemps à la lune la pâleur de nos visages
Défile alors l'hiver blanc, l'automne rouge, le printemps vert, l'été bleu
Celui que nous quittons à l'instant
Et j'aimerais dire aux nuages
– N'habillez plus le soleil –
Nous naissons dans les images du temps

À J.Bijou

Le bleu du ciel est parfois un trop grand royaume
Il interrompt les heures
Menotte les couleurs
Et je vois
Tes pieds de poussières
Tes vêtements faits de fables et récits
J'accepte tes cendres dans ma bouche
Je passe de l'autre côté
Je touche la mousse sur ton bois
C'est la terre elle-même qui accueille les ombres
Tes larmes de feu se vident dans ma mémoire
Le soleil d'or rose est à l'Est